

Tout au moins on pensa qu'il viendrait, dans le soirée, faire un tour au Casino.

Les hommes se tenaient aux aguets, les femmes étaient sous les armes...

Vain espoir ! le prince ne se montra pas.

Cependant on savait déjà combien de malles il avait apportées. On savait également qu'il ne s'était fait suivre que de deux domestiques, mais qu'il était accompagné de son fidèle Berger.

On s'étonnait un peu de cette excessive simplicité. Quand on parle d'un nabab, on s'imagine toujours qu'il s'agit d'un trésor. On voudrait le voir éternellement entourée d'une chaise en or massif.

Pourtant le prince ne manqua pas de produire un certain effet lorsqu'il parut le lendemain matin sur la plage du Casino, enveloppé, comme à l'ordinaire, de ses magnifiques cachemires, On lui trouva un grand air sous ce costume.

On l'examina avec beaucoup d'attention — les femmes surtout, — et le résultat de ces investigations fut qu'il avait une fort belle tête et presque le visage d'un Européen.

Il était seul.

Les indiscrets eurent le bon goût de n'être pas trop insupportables pour l'étranger. Ils se tinrent à distance respectueuse, afin de lui laisser un peu la liberté de ses mouvements.

On ne manqua pas non plus d'examiner son intendant Berger, qui avait, lui aussi, une bonne part dans la curiosité générale.

Berger marchait à côté du prince quand celui-ci se promenait.

Du moment où son maître prit un siège, Berger se tint respectueusement debout derrière la chaise.

Alors, avec ce calme et ce sourire qui ne le quittaient jamais, le nabab regarda les baigneurs et les baigneuses qui prenaient leurs bains à quelques pas de lui.

Les tritons des deux sexes, sachant que le prince avait les yeux sur eux, firent des prouesses pour attirer son attention.

Celui-ci ne sourcilla pas. Il avait plutôt l'air de s'ennuyer royalement.

Peut-être même allait-il quitter la place, car il s'était détourné à deux ou trois reprises pour réprimer un bâillement, lorsqu'un homme en élégant négligé du matin vint à lui et le salua respectueusement.

C'était le comte Raymond d'Olligny.

Le nabab l'accueillit avec cette politesse orientale qui consiste bien plutôt dans le geste que dans les démonstrations bruyantes dont nous sommes si prodigues.

Il se tourna seulement vers son factotum.

— Berger, dit-il, approchez une chaise pour monsieur le comte.

Berger, qui d'ordinaire obéissait passivement aux ordres de son maître, eut un imperceptible mouvement d'insubordination.

Le prince, qui lui tournait le dos, ne pouvait pas s'en apercevoir. Quant au comte, tout confit en saluts et en obséquiosités, il ne le remarqua pas davantage.

Ce mouvement avait, du reste, eu la durée d'un éclair. Berger avança la chaise que son maître lui avait demandée, et reprit derrière lui la place qu'il occupait tout à l'heure.

— Comment ! fit le prince Cachemire, vous êtes ici, monsieur le comte ? Vous !

— Pourquoi pas ? demanda le gentilhomme.

— Parce que c'est impardonnable à vous.

— En quoi ?

— N'avez-vous pas de magnifiques propriétés aux environs de Paris, dans le département de Seine-et-Oise, je crois ?

— Oui, prince, c'est la vérité.

— Et aussi, m'a-t-on dit, des biens considérables dans la Nièvre ?

— Ah ! on vous a dit... C'est encore vrai, prince.

Le comte avait paru un peu étonné et embarrassé de cette question. On a vu, cependant, qu'il avait répondu sur-le-champ.

— Comment se fait-il alors, reprit le nabab, que, possédant

de si beaux domaines, vous veniez vous perdre dans ce trou, où ne séjournent guère, probablement, que ceux qui n'ont pas de maison d'été ?

— Vous vous trompez, prince. Je puis vous citer dix noms des plus aristocratiques, qui ont de la fortune, des châteaux, que vous connaissez même, et qui pourtant viennent s'enterrer dans ce trou, comme vous l'appellez.

— Vraiment ? fit le nabab avec un geste d'ennui. Eh bien ! je ne les comprends pas !

— C'est pourtant bien simple, répliqua le comte. N'avez-vous pas quitté votre beau pays, votre splendide palais, vos femmes, vos esclaves, pour venir échouer vous-même sur cette plage mesquine ?

— Oh ! moi, c'est différent. Je n'avais jamais vu ce pays.

— Non, prince, c'est la même chose. Nous aussi nous finissons par nous lasser de nos hôtels, de nos châteaux. Nous les quittons, non parce que nous comptons trouver mieux dans une auberge, mais parce que la monotonie de notre vie nous fatigue, nous agace, parce que nous espérons rencontrer du nouveau, de l'imprévu.

— Alors, faites comme moi. Je viens en Europe, allez dans l'Inde ; mais changez de pays, de mœurs, d'habitudes...

— Eh ! fit le comte, je ne répondrais pas que cette fantaisie-là ne me prenne pas quelque jour. Pour peu que vous m'y invitiez, prince, je serais bien capable d'aller vous voir.

— Vous seriez le bienvenu, monsieur le comte, dit le nabab avec empressement.

— Dans quelle province est située votre résidence ?

— Dans la province de Kachmyr, à quelques lieues d'Adjimir.

— Du côté de l'Afgay ou de l'Hindoustan ?

— Du côté de l'Afgay.

— Vous devez posséder une étendue de pays considérable ?

— Cinquante lieues environ.

— Quo cela ? fit le comte. Ce n'est guère.

— Mais j'ai des mines merveilleuses, ajouta le prince avec indifférence.

— Mines de quoi ? demanda le comte.

— D'argent, de cuivre, de pierrieres...

— En effet, je vous ai vu des bijoux d'un prix inestimable.

— Quelques pâles échantillons... dit négligemment le nabab ; vous comprenez que je ne pouvais pas faire voyager mon trésor avec moi...

— Assurément, fit le comte.

— Mais vous, poursuivit le prince, comment se fait-il que vous alliez si rarement dans votre domaine de Lépeau ?

— Tiens ! s'écria vivement le comte, vous savez le nom de ma propriété ?

— Oui ; c'est votre ami M. de Coissy, celui qui vous a présenté à moi, qui me l'a appris.

— Et il vous a dit que j'y allais rarement ?

— Presque jamais, m'a-t-il affirmé, et cela depuis une dizaine d'années. Ne m'a-t-il pas trompé ?

— Non, prince... balbutia le prince avec un peu de surprise ; de Coissy a raison.

— Il s'en étonnait même un peu, je ne vous le cache pas, continua le nabab, car — c'est toujours d'après lui que je parle — il paraît que vous possédez une grande étendue de bois...

— Trois mille hectares au bas mot.

— Et que ces bois foisonnent de gibier...

— C'est encore vrai, prince.

— Alors comment pouvez-vous résister au plaisir de la chasse ?

— Je n'y résiste pas, se défendit le comte ; seulement je chasse dans Seine-et-Oise.

— Mais ce n'est pas de la chasse, cela, mon cher monsieur ! riposta le prince en s'animant. Je connais le pays, j'y suis allé cet hiver. Vous parquez une centaine de malheureux chevreuils, vingt ou trente cerfs, deux ou trois cents faisans, vous leur donnez à boire et à manger comme à des animaux de basse-cour, si bien que les pauvres bêtes viennent pour ainsi dire se faire tuer dans la main.